

Long courrier

CINÉMA Avec « Les Nuits blanches du facteur », Lion d'argent à Venise, Kontchalovski livre la chronique naturaliste d'un village russe.

MARIE-NOËLLE TRANCHANT
mntranchant@lefigaro.fr

Si vous ne voyagez pas cet été, prenez un billet pour *Les Nuits blanches du facteur* d'Andreï Kontchalovski. Rien que le titre, si tranquillement éloigné de toute sollicitation commerciale, garantit le dépaysement. La destination conviendra plutôt aux amis de Sylvain Tesson, capables d'arpenter l'immensité de la terre russe, de s'accorder à la lenteur des jours. C'est un article lu dans la presse qui a inspiré à Kontchalovski ce film de hasard : il était question des tournées d'un facteur qui devait parcourir dix, vingt, trente kilomètres pour distribuer le courrier. Le cinéaste a voulu le suivre, sans autre forme de scénario. Il a cherché un vrai facteur, pas un acteur.

Peindre l'insolite sans artifice

Alexis est un homme solitaire, un sage, estime Kontchalovski, parce qu'il est un peu nonchalant et regarde les choses avec un grand sens de l'humour.

Il officie dans un village déshérité du nord de la Russie, au bord d'un lac. La nature est à la fois belle et ingrate, avec ses marécages informes. La ville voisine est un centre aérospatial, temple de la technologie militaire. Mais les villageois que visite Alexis ont de vieilles guimbardes, des fermes de bois délabrées. Le facteur connaît toutes les petites histoires, joue avec les gamins, aime surprendre la belle du coin, voluptueuse et moqueuse. Kontchalovski regarde vivre ces âmes oubliées avec une empathie douce. Il peint l'insolite ordinaire, sans artifice.

Pour entrer dans ce naturalisme russe à la fois brut et raffiné, pas de meilleur guide que le cinéaste lui-même.

Fils d'une grande famille d'intellectuels moscovites, frère de Nikita Mikhalkov, Andreï Kontchalovski a traversé le cinéma soviétique (*Le Premier Maître*, *Le Bonheur d'Assia*, *Sibériade*), le cinéma hollywoodien (*Maria's Lovers*, *Runaway Train*, *Le Bayou*), avant de revenir tourner dans la Russie post-soviétique des films très personnels sur l'entourage de Staline, la Tchétchénie, ou ces paysans pauvres et fous qu'il affectionne. Quand on lui demande d'où lui vient cet amour du peuple, il répond, dans un très bon français : « J'aurais pu faire un excellent gangster : il faut une absence d'éthique, un peu de cynisme et beaucoup d'indulgence. Cela donne une grande souplesse relationnelle. » Pour lui, de toute façon, « les Russes sont tous des criminels. Nous vivons dans une société pré-bourgeoise, archaïque. Nous sommes des Byzantins : opulence sans restriction, misère sans restriction. Et notre apathie énorme est une force. »

Sa leçon de cinéma est tout aussi non conformiste : « Le bonheur, pour un metteur en scène, c'est de faire un film qu'on met dans le placard. Si par hasard quelqu'un a envie de le voir, c'est merveilleux ! Malheureusement, aujourd'hui, tous les jeunes gens passent par une école de cinéma. On leur donne des « éléments de langage » pour raconter une histoire. Mais le sens de l'image s'est extraordinairement dévalué : contempler un visage, saisir les perceptions à l'intérieur d'un cadre fixe... » Tant d'exotisme mérite le voyage. ■



« Les Nuits blanches du facteur »

Genre comédie dramatique

Avec Aleksey Tryapitsyn, Irina Ermolova

Durée 1h41

■ L'avis du Figaro : ●●●○